Bertrand d'Etchauz (1556-1641): fragments de portraits littéraires. (*)

(*) Une première version de ce texte a été publiée dans l'ouvrage *Autour de Bertrand d'Etchauz. Evêque de Bayonne. Actes du colloque des 17 & 18 septembre 1999*. Textes réunis par Pierre Hourmat et Josette Pontet. Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne, p. 209-228. Bayonne 2000.

L'ancien évêque de Bayonne nommé par Henri IV, premier aumônier du roi, puis archevêque de Tours, sous Louis XIII, n'est pas par lui-même directement, ou peu, un personnage littéraire. Le premier texte sur lui est pourtant... de lui-même, puisque c'est une lettre en basque de 1584 que, âgé de 28 ans, il écrit à son frère François. Tout acte épistolaire n'est pas forcément littéraire; du moins peut-il servir, en ce cas, d'introduction au monde de la littérature où se dessinent dans quelques ouvrages les traits, bien sûr fragmentaires, d'un portrait intellectuel et moral de notre archevêque. Une série de textes, contemporains ou quasi contemporains du personnage, diversement augmentés encore par la suite, nous disent en effet, dans l'éloge, l'esprit critique ou la simple relation historique, comment il fut perçu en son temps. Les uns sont en basque, les autres en français, et les voici dans leur ordre chronologique :

1° En basque:

1636: Joannes Etcheberri de Ciboure publie chez Millanges, éditeur de livres basques à Bordeaux, son *Eliçara erabilceco liburua* ("Livre à utiliser pour l'église") précédé d'une dédicace en vers à Bertrand d'Etchauz archevêque de Tours, composée de 16 distiques alignés en quatrains d'hémistiches (1).

1643: Pierre d'Axular curé de Sare depuis 1600 publie chez le même éditeur son traité de morale religieuse intitulé *Guero* ("Plus tard") considéré comme le classique par excellence de la prose basque précédé d'une ample "Lettre de recommandation" *Gomendiozco carta*, c'est en fait ce que la critique littéraire nomme une "dédicace *in memoriam*", puisqu'Etchauz était mort en 1641 âgé de 85 ans (2).

2° En français:

1657-1659 : Tallemant des Réaux compose durant ces années ses *Historiettes* (qui ne commenceront à être publiées pour la première fois qu'en 1834-35): celle qui s'intitule *Le connétable de Luynes, M. et Madame de Chevreuse et M. de Luynes*, au début du recueil, contient une évocation assez précise d'Etchauz, pour lors vieil archevêque de Tours ("Il avoit près de quatre-vingts ans ... "), où Mme de Chevreuse avait été exilée de la cour et qu'il aida à passer en Espagne pour éviter qu'elle soit emprisonnée par Richelieu (3).

1662 : publication à Bruxelles des *Mémoires* de La Rochefoucauld (François VI prince de Marcillac puis duc de La Rochefoucauld), qui avait été du parti de la reine Anne d'Autriche contre Richelieu; il participa avec Bertrand d'Etchauz à la fuite en Espagne de Mme de Chevreuse, et en fut quitte pour huit jours de Bastille: il relate ces événements et évoque l'archevêque dans ses *Mémoires, Première partie, Le ministère de Richelieu (1624- 1642)*. Le genre des mémoires est évidemment un genre littéraire parfaitement classé dans la rhétorique traditionnelle, bien que les *Mémoires* de La Rochefoucald comptent moins, dans l'histoire littéraire française du XVIIe siècle, que ses *Maximes* (4).

A ces quatre textes s'en ajoutent quelques autres qui demandent à être du moins rappelés:

1° Dans la monographie longue et détaillée (p. 67-90) qu'il consacre à l'archevêque de Tours au "quatrième fascicule" intitulé *Galerie basque (sic) de Personnages de renom* qui commence le tome II de ses *Recherches historiques sur le Pays basque,* Bayonne-Paris 1884, Pierre Haristoy, alors curé d'Irissarry, cite plusieurs textes, y compris des fragments de lettres de Richelieu des années 1614-1618, où il avait encore besoin de l'appui d'Etxauz à la cour, et de celles d'Etchauz lui-même à propos des incidents frontaliers etc., et parmi eux, des extraits de Martin Marteau dans son *Paradis délicieux de la Touraine* (Paris, 1661), de M. B. Haureau au tome XIV de *Gallia christiana*, et des quatrains pris aux *Mémoires* de l'abbé de Marolles, résumant les conditions où, après la révolution de palais qui mit fin au ministère de Concini le "maréchal d'Ancre" avec lequel l'évêque de Bayonne, tout comme Richelieu, avait été semble-t-il au mieux, Etchauz occupa la place de Galigaï frère de la maréchale, qui quitta son siège de Tours et la France:

"Galligai chassé par sa triste infortune,
Dans la mort de sa sœur, après le coup fatal
Qui tua son époux le marquis mareschal,
Bertrand d'Echaus remplit cette place opportune.

Il y vint de la cour evesque de Bayonne.
Ce fut un bel esprit et du grand monde aussi,
Dont la mémoire heureuse exerça son souci,
Qui gouverna vingt ans cette église en personne.

Il eut le cordon bleu; puis, avancé sur l'âge,
Il fut sollicité de prendre un successeur,
... "

"Bel esprit", "du grand monde", gouvernant son diocèse "en personne": voilà déjà quelques traits dominants retenus du personnage.

2° Le portrait que fait Haristoy lui-même de l'archevêque, dans un dessein étroit d'en faire l'éloge sans nuages selon les conventions morales et cléricales de son temps, est bien entendu une pièce à verser au dossier du portrait moral et intellectuel d'Etchauz, quoique un peu sujet à caution comme tout portrait élogieux, et sans doute de peu d'intérêt littéraire (5).

3° Parmi les ouvrages historiques, je ne citerai que *l'Histoire du Cardinal de Richelieu* de Gabriel Hanotaux de peu postérieure à l'ouvrage précédent, qui évoque à plusieurs reprises Bertrand d'Etchauz et son rôle auprès de Richelieu (6).

4° Enfin on ne saurait écarter les écrits de l'évêque lui-même, c'est-à-dire ses lettres, qui permettent d'apprécier, à côté de son action, son français et sa culture, en relation notamment avec ce qu'en dit Tallemant des Réaux (7).

C'est à partir de ces éléments, en les réunissant et en les confrontant, que l'on pourra tracer les éléments de ce portrait littéraire de Bertrand d'Etchauz, évêque de Bayonne avant d'être archevêque de Tours, premier aumônier de France et chevalier du "Cordon Bleu" (comme on disait pour l'Ordre du Saint-Esprit), ce qu'Axular en tête de sa "Lettre de recommandation" aux mânes de l'archevêque défunt, *Gomendiozco carta*, la pièce principale de ce portrait, exprimait ainsi:

ENE JAUN BERTRAND DE ECHAUS, TURSCO Arzipizpicu, Franciaco lehenbicico erremusinari: Ordenaco aitonen seme, eta erregueren Conseillari famatuari, CERUCO LORIA.

"A Monseigneur Bertrand de Echaus, archevêque de Tours, premier aumônier de France: chevalier de l'Ordre, et fameux Conseiller du roi, la gloire du Ciel."

1. La lettre de 1584 : le basque d'Etchauz.

C'est le seul texte basque du personnage qui ait été conservé. Il est particulièrement bien venu, me semble-t-il, de lire cette courte lettre de 1584 en ce lieu de sa naissance, la vicomté de Baïgorry, et près du château d'Etchauz qui en était le siège et ses seigneurs les titulaires au moins depuis le milieu du XIV^{e} siècle, au point que, bien avant le XVIe siècle on ne disait plus comme auparavant "*vicomte de Baïgorry, vice-comes, viceconsul, bizconde de baiguerr*" (*baiguerr* était la forme phonétique régulière que le toponyme basque "Baigorri", qui existe aussi tel quel près d'Estella en Navarre, avait prise dans la prononciation romane officielle), mais "vicomte d'Etchauz", avec les diverses cacographies et prononciations "à la française" subies par le nom dès ce temps-là. Les témoignages médiévaux sont là, nombreux, pour dire que seule la prononciation "etchaouss" en français, par convention écrite ici "Etchauz", en graphie basque *etxauz* (peut-être un -tz final ancien d'après certaines graphies) est tout à fait conforme à la prononciation locale permanente (le château est toujours dit *etchauzia* ici et aux environs ...) et conforme au nom historique de cette maison (8).

Donc, en 1584, Bertrand d'Etchauz sans doute déjà prêtre (il a 28 ans) et en service (il ne dit pas à quel titre) auprès de l'évêque d'Oloron, ce dernier mauvais payeur comme on verra, écrit à l'un de ses frères (Haristoy cite 6 frères et sœurs dont Bertrand aurait été le dernier), François, alors valet de chambre de l'évêque de Dax résidant à Bordeaux. Le manuscrit d'une écriture claire et assez régulière ne comporte ni alinéa ni ponctuation (elle a été rajoutée entre parenthèses ainsi que les majuscules, des barres obliques marquant les fins de ligne) (9):

Ene anaie iauna (,) hunequila hirur garrena diqueci ezcribatu / darauçudala(.) Batez ere arreposturic ezticit vquhen(,) çoñez / pena baitut, çure berri hunen yaquin gabiaz bayeta hala / ber aytaren eta amarenéz(.) Heven âhal beçala nuçu / (,) hortic yalgiz geroz(,) çamariac penxaraciten dirauztazu, nitien / arropa guciac higatu baititut(,) eta enici pagatu nahi. Conchit galdeguin diracoçut eta erra(n) diraudaçu conchit de gascon/ nahi dudanez, hura emanen deraudala(.) Berçe çerbiçariec oroc uci dicie eta batre eztici pagatu nahi vquen(.) Seguraçen / citut eci giçon terrible bat dela(.) Guthun haur daramena echeco cerbiçari bat duçu(.) Othoi egiten darauçut çure berri / hunen eta ayta amenez ezcribaciaz, çoiñ baita gauça desira / cen dudana (.) Lehiaz eztarauçut ezcribacen luçazago(;) fin egitèn / dicit presenteco huneçaz(,) Yeinquari otoy egiten daracodala / çaduçen osoric eta alegeraric berere (sic) gra(cia) sainduyan eta / ni ere halauer çurian(.) A dio(.) De. S. Piarre de Oloron, noben / breren 8 garrenian, hvrtez 1584.

(en bas à gauche:)

Ene escusac othoy / aytari et amari ygor / yçaçu placer baduçu / ahalic eta hobequiena

(en bas à droite:)

Çure anaye leala eta hun desi / raçen dutana eta çerbiçu egitera / obedien datena ni nuqueçu.

Beltran de Echauz

Les éditeurs ont fait suivre l'adresse en français:

A Monsieur mon frère François de Echaux, homme de chambre de Monseigneur Dacqz, à Bourdeaulx.

Traduction:

"Monsieur mon frère,

Avec la présente ce doit être la troisième que je vous ai écrite. Je n'ai pas eu de réponse pour une seule, ce dont je suis peiné, pour ne pas savoir de vos bonnes nouvelles, et de même de celles de mes parents. Je vis ici comme je peux: depuis que je suis parti de là, c'est le

cheval qui m'y fait penser, j'ai usé tous les vêtements que j'avais, et il ne veut pas me payer. Je lui ai demandé congé et il m'a dit si je veux un "congé de Gascon", qu'il me le donnera. Tous les autres serviteurs l'ont quitté et il n'en a pas voulu payer un seul. Je vous assure que c'est un homme terrible. Celui qui porte cette lettre est un serviteur de la maison. Je vous prie de m'écrire vos bonnes nouvelles et celles de mes parents, qui est ce que je désire. Etant pressé, je ne vous écris pas plus longuement; je termine la présente, priant Dieu qu'il vous tienne en bonne santé et joyeux dans sa sainte grâce, et moi de même dans la vôtre.

Adieu. De Saint-Pierre d'Oloron, le huitième de novembre, an 1584.

Je vous prie d'envoyer mes excuses, s'il vous plaît, à mon père et à ma mère, du mieux que vous le pourrez.

C'est moi qui serai votre frère loyal et qui (vous) souhaite du bien et qui veillera à (vous) rendre service."

Le "terrible" et mauvais payeur évêque d'Oloron est alors, d'après le même Haristoy qui lui consacre quelques lignes (10), Claude Regin, qu'il dit pourtant "d'une doctrine suspecte et d'un caractère indécis et flottant", qui échappa de peu en 1563 à l'excommunication romaine, gratifié comme "chancelier de Navarre" en 1583, mais "privé du revenu de tous ses bénéfices", et résidant ordinairement avec son chapitre à Mauléon. Il mourut en 1593 à Vendôme après avoir laissé son siège en 1590 à son vicaire général, le premier Arnaud de Maytie. Dépossédé de la cathédrale Sainte-Marie et de ses revenus par les protestants, qui venaient même de lui voler "nuitamment dans sa maison de Mauléon", dit Haristoy, sa pension annuelle de chancelier cette même année 1583, il avait quelque excuse pour ne pas payer ses subordonnés et employés. Dans la bouche de ces Basques parlant sûrement le gascon béarnais à Oloron, le "congé de Gascon" devait être le bien connu "congé sans solde", l'expression, peu flatteuse à vrai dire, étant sortie de l'usage depuis lors.

Cette lettre montre un personnage très attaché à sa famille, ou du moins très soucieux de le montrer et excédé d'en attendre en vain des nouvelles écrites en réponse à ses propres lettres, en même temps agacé par la pingrerie de son évêque et peu porté à la condescendance hiérarchique, dévoué néanmoins et prêt à rendre service. Ces traits de caractère sont en accord avec son comportement ultérieur.

C'est le seul témoignage direct à ce jour connu sur la jeunesse du futur archevêque, et le seul aussi qui dise quelque chose sur sa compétence en langue basque, sa langue maternelle. La pratique du basque en effet, loin d'être réservée au peuple des campagnes, était encore courante dans les familles de la noblesse, en France comme en Espagne, ainsi que l'attestent à la même époque quelques correspondances: celle de Charles de Luxe, chef du parti catholique durant les guerres de religion en Soule et Basse-Navarre, dont la fille aînée héritière des seigneuries de Luxe avait épousé le premier duc de Montmorency, faisant écrire à une autre de ses filles sous sa dictée en 1595 une lettre en basque au représentant du roi d'Espagne, celle de la dame d'Urtubie à Urrugne Aimée de Montréal (19 lettres d'espionnage au profit du même roi d'Espagne récemment découvertes et publiées), la note que le seigneur béarnais de Méritein même, cousin de cette dernière et néanmoins capitaine huguenot dans les armées de Henri IV, écrit en marge d'une demande d'armes à sa cousine pourtant très catholique, une salutation galante et familiale: *ene emastia* (il faudrait un ergatif il est vrai: *emaztiak* ...) *escuguibelletan pot eguiten derausçu bay eta nihaurec ere* (ici avec ergatif, ce qui indique que le premier mot était un *lapsus calami*): « ma femme vous donne un baiser sur le dos des mains et moi-même aussi » (11).

Le basque de Bertrand d'Etchauz nous donne la part "linguistique" de son portrait intellectuel, justifiant ainsi par les faits les formules pour eux élogieuses de "Basque de naissance, vrai et fin Cantabre" etc. dont le gratifieront plus tard ses dédicateurs. Ce langage a été commenté du point de vue dialectal (12). L'on y voit habituellement des traits dialectaux

différents de ceux qui sont habituels en pays de Baïgorry, toutefois plus récents, puisqu'il n'existe pas d'autre texte de ce pays du XVI[e] siècle, ni même, je pense, du XVII[e]. En quelques mots, cette langue se caractérise par des traits à la fois historiques (quoique le basque ait dans l'ensemble peu changé au cours des siècles, et du moins jusqu'aux XVIII-XIX[e] siècles dans les provinces de France) et dialectaux, qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer:

1) d'abord par l'abondance des verbes allocutifs (c'est la personne à qui l'on parle et qu'on intègre en basque au verbe conjugué alors qu'elle n'est pas "actante", c'est-à-dire ni sujet, ni objet, ni bénéficiaire-datif: un peu ce que les grammairiens français nomment le "datif éthique"), tous voussoyés (on se tutoye en basque seulement entre frères et sœurs, mais pas dans tous les cas et loin de là, entre camarades d'école etc.: voir en note 9 un passage de lettre de 1626), et de deux sortes: en *zu, nuçu, dirauztazu, diracoçut, deraudaçu, duçu, nuqueçu*, et avec fermeture vocalique en *zi*, qui est dit en général et abusivement "*cizain*" (on le trouve aussi en Ostabarès etc ...): *niqueçi, ezticit, enici, dicie, dicit*; l'allocutif était certainement plus développé dans la langue ancienne, et s'il disparaît de plus en plus c'est par calque des langues romanes qui l'ignorent à peu près totalement;

2) par les formes verbales "pleines", aussi bien pour les auxiliaires (remarquable emploi de **eradun* "avoir": *darauçudala, diracoçut, daraudala, daracodala, ezteraçut, darauçut*) que pour les autres, comme *daramena*, *çaducen* ("qu'il vous ait": forme pleine de subjonctif de *edun* perdue depuis le XVIIe siècle, où cette conjugaison était aussi utilisée en biscayen, probablement conservée ici dans les formules figées de salutation), *penxaraciten* ;

3) les futurs-potentiels conservés seulement par le souletin moderne, mais autrefois sans doute généralisés: *date* "il sera",

nuqueçu "je (vous) serai";

4) des traits phonétiques et morphologiques dialectaux: *hunequila* pour le sociatif, *çoin*, *çoñez* (avec tilde ce qui indique une palatalisation plus labourdine aujourd'hui) pour l'interrogatif (et en emploi relatif à l'imitation des langues romanes, usage néanmoins typique de la langue littéraire classique), *huneçaz* pour 1'instrumental du démonstratif; fermeture des diphtongues en hiatus, déjà présentes dans la langue médiévale mais typiques aussi des usages locaux : *gabiaz, çurian, garrenian,* et encore avec la semi-consonne épenthétique comme chez Dechepare (1545) *sainduyan* ; le groupe *muta cum liquida* si inhabituel en basque est présent dans *batre* (de même chez Dechepare, Liçarrague etc. et davantage dans les dialectes orientaux), et l'emprunt *ezcribatu* (qui conserve pourtant la sifflante dorsale du latin, en bas-navarrais populaire de même dans *izkiriatu*);

5) pour la structure de la phrase, malgré l'emploi en calque roman de *zoin* (interrogatif pour relatif: voir ci-dessus; il suffisait de *hori* "cela" pour éviter le calque, ce dernier étant un signe, volontaire ou non, de "culture"), la formulation est très naturelle, un verbe relatif inversé dans *gauça desiracen dudana* "la chose que je désire" indique que l'auteur sait mettre à profit la liberté de la syntaxe basque;

6) le lexique comporte les emprunts usuels, adaptés ou non, *arrepostu, arropa, escusac, penxa-*, etc., et un *obedien* très rare qui est un pur latinisme au sens premier de "attentif à" (et non évidemment "obéissant"); plus surprenant est *nobenbre* pour "novembre" totalement inusité, mais qui fait voir que les hommes de religion latinisants ont joué un rôle déterminant pour "latiniser" le lexique des mois basques; et pour le lexique basque je relève seulement les mots *lehia* "presse", *osoric* "en bonne santé" (d'où les dérivés *osagarri*, *osasun* "santé"); l'*A dio* final certes emprunté au gascon, fait curieusement "moderne";

7) c'est un point secondaire, mais il serait aisé de montrer que l'orthographe basque d'Etchauz, minutieuse pour les points sur les i et y, les accents, les cédilles, est plus régulière que celle de la plupart des écrits basques du temps (par exemple il distingue bien *s* et *z*, met *ge, gi* etc.), bien que la tradition d'écrire le basque remontât, quoi qu'on en ait dit, à l'époque médiévale.

Auprès de qui *Beltran* (cette forme hispanique est usitée en Pays basque depuis le Moyen Age, quoique le prénom soit rare: en 1350 en Mixe 2 *beltran*, et ailleurs 2 autres *bertran* sur un millier d'hommes nommés) avait-il appris le basque, et où? à Etchauz, ou à Aguerre de Bustince en Cize, où le vicomte Jean son frère ou son neveu va se retirer pour éviter le conflit frontalier en 1612? A côté de ses parents, les familiers, nombreux, de la maison ou des lieux où les enfants d'Etchauz étaient élevés, ne parlaient pas tous strictement le basque de Baïgorry, d'où le caractère dialectalement un peu mêlé de la lettre, comme de toutes celles des nobles du XVIe siècle. Sa mère était Catherine de Saint-Esteben, fille de Pierre lieutenant du Château-Neuf de Bayonne et d'Adrienne d'Apate (de Bussunaritz). Pourtant, les études historiques sur la langue basque ancienne ne sont pas assez avancées pour affirmer, la culture propre de Bertrand et les particularités de sa maison en plus (Liçarrague vient de dire en 1571 que le basque change "presque d'une maison à l'autre" ...), que le fond de la langue diffère de beaucoup de celle que l'on parlait à Baïgorry au XVIe siècle.

Un complément nécessaire à cette esquisse linguistique d'Etchauz s'impose ici, mais pour le … français. Le texte de Tallemant, qui sera cité plus loin, dit, exemples à l'appui, que son français n'était pas bien correct. Ceci demande évidemment une mise au point préalable: Tallemant, fils de banquier bordelais devenu bourgeois parisien, très proche des milieux cultivés et précieux de la capitale (la fameuse marquise de Rambouillet dont l'hôtel avait été construit à l'emplacement d'un ancien hôtel "du HaIde", où Tallemant avait ses entrées ...), écrivant au milieu du XVIIe siècle parle déjà une autre langue que celle du milieu du XVIe qu'Etchauz avait apprise dans sa province, autre, notamment, que celle de Montaigne. "Ce bonhomme (dans la langue du temps veut dire "ce vieil homme"), écrit-il, disoit toujours *ainsin comme cela*". Et il maîtrisait mal la conjugaison française - alors qu'il est si remarquable en basque, on vient de le voir - disant de la duchesse de Chevreuse dont il était épris: "Voilà où elle *s'assisa* en me disant adieu, et où elle me dit quatre paroles qui *m'assommarent*". Il ne s'agit dans ce dernier cas que de prononciation (la vibrante fait ouvrir les voyelles qui précèdent, en basque, et aussi en français ...), mais la conjugaison du verbe irrégulier "asseoir" faisait sans doute problème.

En cherchant dans quelques-unes des lettres et les écrits d'Etchauz qui ont été publiés, notamment la longue correspondance avec la régente Marie de Médicis à propos des incidents navarrais de 1611-1613 aux Aldudes et au Pays-Quint (13), il apparaît que son français était parfois un peu marqué d'hispanismes, de gasconnismes, et même de latinismes. On n'y trouve pas, que je sache, "*ainsin comme cela*", mais bien quelques expressions pléonastiques du même acabit, comme "*quelque petite legere esperance, je m'en doubtasse fort bien que a la fin finale, personne ne le doit pas trouver estrange, avec tout plein de scandale, tout plein de temps*" etc, des expressions vieillies comme "*le jour en suivant, sans faillie, fut si outrecuidé, lesquels nous criasmes fort asprement*", "*mesclassent*" (pour "mêlassent"); des formes verbales inattendues *comme "bienqu'il y eust treize ou quatorze jours que je gardasse le lit"*, des hispanismes *comme "s'il voit a arriver a la queue de cette Conference, n'espargner point à ma propre vie"*, et même un calque de construction basque: *de quoy esconduit il se vieid* (attribut devant le verbe).

La prononciation ouverte de "assommarent" proche de l'espagnol n'apparaît pas dans ses écrits, mais quelque chose du même ordre dans les lettres, elles en fort mauvais français parfois, de son frère ou neveu Jehan d'Etchauz le vicomte, qui signe tour à tour et nomme sa maison *echaux, echaus, echauz* (le plus souvent), *eschauz, echtauz* (c'est un lapsus calami pour la prononciation correcte *etchauz*) ... : il commence ainsi sa lettre du 12 mai 1612 écrite *d'Aguerre* (c'est la "Salle" et motte de ce nom à Bustince aujourd'hui détruite où il a fui: *j'ay quitté ma maison de Echauz et me suis retiré à Aguerre...): Quand je prens la plume en main*

pour vous escrire de nos calamités et afflictions, que nous recevons continualement des espagnols, je tremble, non de leur craintre, mais parce que nous avons eu si souvent subject pour vous affliger de nos importunations ... etc. Déniant toute existence à la Basse-Navarre et aux Bas-Navarrais, l'historien Hanotaux, suivant en cela La Rochefoucauld, faisait d'Etchauz un "Béarnais, de très bonne souche". Citant quelques expressions bizarres de sa correspondance avec Richelieu ("vous suggérer des persuasions", "si ma plume était autant diserte pour vous extoller selon votre mérite ... "), il lui trouvait même "des manières et un langage gascons qui prêtaient un peu au ridicule"; et il citait ses phrases en "débarrassant un peu son langage de ses aspérités béarnaises" (op. cit. p. 89). Même si Etchauz savait aussi sûrement le gascon béarnais, comme beaucoup de ses contemporains, il est clair que ce "relief linguistique" nous paraît, géographiquement, un peu trop approximatif.

2. Un homme de savoir et de culture.

Evidemment les premiers en date à insister sur le "grand esprit" qu'ont vu en Bertrand d'Etchauz certains de ses contemporains, ce sont ses protégés, les écrivains basques Etcheberri et Axular, dans le genre il est vrai insincère par définition de la dédicace au protecteur ou au mécène (d'où dès 1666 la satire du genre dédicatoire par Furetière).

Le premier dans sa dédicace en vers de 1636, le nomme *Sorbonaco doctor jaquinsun* "savant docteur de la Sorbonne", et souligne son exigence dans la qualité des écrits, devant la faiblesse et l'indignité de l'ouvrage de dévotion (entièrement en vers basques) qu'il lui présente (... *deus gutia dagotçun eredura ... çutças dignea ez içan Arren obra enea* ... : "un rien à votre aune ... , bien que mon ouvrage ne soit pas digne de vous ... ") ; il rappelle sa position brillante: "bien des gens vous ont honoré dans votre orient ... ", se plaçant lui-même dans son "occident" labourdin, ce qui fait, à part le jeu de mot assez banal opposant lumière et ombre etc., des latitudes un peu approximatives entre Tours et Ciboure; il insiste sur sa vertu et sa "bonne intelligence" dont les rois ont su se servir:

Eguiteco gaitcenetan çutzaz dire guidatu,

Çure adimendu onaz Aferetan progotchatu (" Dans les plus grandes difficultés ils vous ont pris pour guide, et ont tiré profit dans leurs affaires de votre bonne intelligence": allusion aux négociations d'Arnéguy avec les Espagnols sur le Pays-Quint où l'évêque s'était montré accommodant dans les formes et intraitable sur le fond).

Le portrait intellectuel est plus développé, et plus minutieusement élogieux, dans la prose d'Axular (1643). Il le montre accueillant les solliciteurs dans la bonne humeur, complétant ainsi un topique de ces portraits d'évêques dédicataires qui est leur visage "rayonnant": *çuc guztiac arraiqui eta alegeraqui errecebi* "vous de les accueillir tous le visage rayonnant et avec gaieté" (on peut noter que le mot *alegeraric* est dans la lettre de 1584). Il s'étend plus loin longuement, dans un style orné en soi remarquable, sur le portrait intellectuel du personnage et les "dons" d'esprit reçus de la "nature": *Adimendu eder bat, memorio handi bat, eta vorondate onera, ohorera eta prestutasunera etorri bat, isuri bat, eta emanbat eman baiteratçu* "car elle vous a donné une belle intelligence, une grande mémoire, et un naturel, un penchant et un don pour la bienveillance, pour l'honneur et pour le dévouement".

Tallemant, protestant parisien, caustique à l'égard des dignitaires ecclésiastiques, quelquefois mal informé comme il arrive aux compilateurs d'anecdotes pas toujours cueillies aux sources les plus fiables, n'a pas donné une image différente. Le premier aumônier du roi, familier de l'entourage royal, avait beau s'exprimer d'une façon vieillotte et un peu maladroite en français, Tallemant met en note, comme pour rectifier et adoucir le trait satirique: "C'est une maison de Basque. Il n'estait pas ignorant". Une maison de "Basque", le mot signifiant alors précisément "Pays basque"; et une litote (c'est l'époque du "Va je ne te hais point" de Chimène), pour dire, grand éloge dans la bouche du bourgeois cultivé, qu'il était plutôt savant.

Et de fait, justifiant ainsi les mots de Marolles ("du grand monde"), il le montre assistant, ému par le spectacle, à la représentation de la *Marianne* de Tristan qui eut lieu en 1636 sur la scène du Marais (où se jouait aussi Corneille: c'est l'année du *Cid*) en compagnie de la fameuse duchesse de Chevreuse, et montrant qu'il connaissait le sujet pour l'avoir lu "dans Josephe", Tout ceci justifie ce que Haristoy nomme "l'amour des lettres de notre évêque basque" trait que Hanotaux complète ainsi: "Il vécut très vieux et resta jusqu'au bout amoureux des belles-lettres et des belles personnes" (op, cit. p. 89),

3. Un homme d'esprit et un homme du monde.

Le mémorialiste Tallemant devait tenir ses informations sur Etchauz de l'entourage de la duchesse de Chevreuse, amie d'Anne d'Autriche et donc ennemie déclarée de Richelieu: Marie de Rohan fille du duc de Montbazon née en 1600, épouse du connétable de Luynes en 1617, et en secondes noces de Claude de Lorraine duc de Chevreuse en 1622: "elle estoit jolie, friponne, esveillée ... " écrit Tallemant, et La Rochefoucald d'une façon plus convenue: "elle était galante, vive, hardie, entreprenante". Pour diverses raisons politiques et peut-être religieuses (les deux étant alors fort imbriquées), Richelieu, qui avait d'abord été soutenu par Etchauz et d'autres avant sa prise de pouvoir, avait ensuite empêché l'archevêque d'accéder au cardinalat. C'est encore Axular, bien informé sur la question, qui le signale non sans élégance de style et d'esprit: "*ceren ezta eztaquienic, ecen erreguec hartaracotçat hautatu eta icendatu cinituela. Eta colpea huts eguin bada ere, eztela, çure faltaz edo çu hartaco ez gai içanez huts eguin* ... ": "Car il n'y a personne qui ne sache que le roi vous choisit et nomma pour cela; et que, même si le coup a raté, ce n'est pas de votre faute ou parce que vous n'en étiez pas digne qu'il a raté ... "

Au point de vue du dédicateur basque, Tallemant ajoute celui de l'intéressé lui-même au sujet de sa pourpre manquée:

"Ce bonhomme pensa estre cardinal; mais le cardinal de Richelieu l'empescha. Il disoit: "Si le Roy eust esté en faveur, j'estois cardinal". Haristoy cite des passages de la correspondance d'Etchauz pour "faire ressortir l'habileté et les saillies d'esprit de notre évêque négociateur" (lors de l'affaire des Aldudes et des négociations d'Arnéguy), et il est vrai que les formules pittoresques n'y manquent pas.

Le même Haristoy, défenseur de l'orthodoxie morale comme on l'envisageait dans le clergé de la fin du siècle dernier, refusait en revanche ce qu'il nomme "l'injustice de certaines insinuations", ajoutant que "nul n'a le droit de ternir l'éclat de la renommée d'un vénérable prélat octogénaire". Il faut entendre par là deux autres informations de Tallemant sur Etchauz: son amour pour le jeu, et son inclination pour la duchesse de Chevreuse reléguée à Tours pendant quelques années (1633-1637), période où Tallemant les a montrés tous deux à Paris au théâtre du Marais. Rien, évidemment, ne transparaît de ces faits sous la plume des dédicateurs basques. Mais ils sont tous deux bien attestés et pour le moins très vraisemblables.

Pour la duchesse de Chevreuse la proximité avec le premier aumônier est sûrement antérieure à son exil de Tours: il était de tout temps proche de la famille royale, et elle intime d'Anne d'Autriche, trop aux yeux de Richelieu qui la fit d'abord éloigner à Dampierre (dans la vallée de Chevreuse), "d'où, écrit Tallemant, elle venoit desguisée, comme une demoiselle crottée, chez la Reyne, entre chien et loup. La Reyne se retiroit dans son oratoire; je pense qu'elles en contoient bien du Cardinal et de ses galanteries." Dans cette atmosphère de Cour très "galante", Cardinal ou pas, il n'est assurément pas choquant de voir l'archevêque de Tours et premier aumônier trouver quelque intérêt à la fringante et entreprenante duchesse, laquelle savait fort bien, comme le note La Rochefoucaud ("elle se servait de tous ses charmes pour réussir dans ses desseins"), exploiter ses avantages. A nouveau exilée à Crousières près de Tours, elle vint s'installer dans la ville à l'hôtel de la Massetière qui appartenait à l'archevêque, voyages à Paris et au théâtre en intermède.

Tallemant montre l'archevêque assistant au lever de la duchesse, ce qui était une cérémonie protocolaire dans l'étiquette courtisane du temps, normale pour une personne de rang aussi élevé que la duchesse. Et, selon les mêmes habitudes, il n'était pas inconvenant que le personnage principal présent "donnât la chemise", quoique Tallemant le note avec une ironie critique: "Elle souffrait qu'il luy donnast sa chemise quand il se trouvoit à son lever". Et la cynique duchesse se moquait en privé de cet empressement de l'octogénaire galant (il a en effet 80 ans en 1636): "Vous verrez qu'il fera tout ce que je voudray; je n'ay, disoit-elle, qu'à luy laisser toucher ma cuisse à table". "Laisser" ou "inviter à le faire", c'est en tout cas avouer qu'elle se servait très consciemment du penchant, sans doute fort compréhensible, du personnage. En moraliste La Rochefoucauld, comme à la même époque un Oyhénart au renaissant Dechepare, fait la leçon: " ... l'archevêque de Tours, qui était un vieillard de quatre-vingts ans, plus zélé pour elle qu'il ne convenait à un homme de son âge et de sa profession".

D'ailleurs les faits, bientôt, donneront la preuve publique de la sympathie d'Etchauz pour la duchesse. Richelieu ayant décidé en fin de compte de la faire enfermer à Loches selon Tallemant, elle se vêtit en homme et partit dans la nuit à cheval. Puis elle se rendit auprès de l'archevêque qui lui fournit un itinéraire pour passer en Espagne. La Rochefoucauld, alors prince de Marcillac, dit qu'ensuite, ayant oublié ses papiers et son chemin, elle passa chez lui à Verteuil et que, sans accepter de la voir, il fui prêta des "gens fidèles" et des chevaux, ce qui valut au futur duc de passer huit jours à la Bastille. Il ajoute que l'archevêque, craignant Richelieu, avoua tout et le chemin qu'il avait donné. La duchesse se serait trompée de route, ce qui lui aurait permis de parvenir en Espagne, pas par Baïgorry où elle aurait pu être prise, mais par Bagnères de Luchon. Cependant, comme l'archevêque était au courant de son arrivée à bon port avant tout le monde ("Vous avez eu bien de la peine pour savoir de ses nouvelles, et moi, qui n'ai sorti d'ici, je vous en apprendrai"), il avait été peut-être moins naïf que le prétend le mémorialiste. Celui-ci ajoute: "il était de Béarn et avait des parents sur la frontière d'Espagne", ignorant (comme plus tard Hanotaux: voir ci-dessus), chose surprenante pour un courtisan et sujet du "roi de France et de Navarre", qu'il y avait aussi, à côté de la "seigneurie souveraine de Béarn" héritière de la médiévale vicomté, un "royaume de Navarre", certes réduit depuis 1512 à la minuscule "Basse-Navarre", mais qui donnait au roi de France depuis Henri IV sa seconde couronne,,, et là l'ancienne vicomté de Baïgorry.

Etchauz se vengeait sans doute un peu ainsi du Cardinal, comme dit Haristoy qui ne récuse pas tout à fait ce motif, tout en soulignant qu'il est tout au plus vraisemblable: "la protection donnée à l'illustre exilée n'était pas exempte de toute rancune vis-à-vis d'un ancien protégé devenu un ingrat et un despote". Mais Haristoy se scandalise de tout le reste: "Il s'est trouvé des biographes qui ont voulu voir dans la protection accordée par notre saint prélat autre chose qu'une généreuse sympathie à une victime, Marie de Rohan-Montbazon". On peut ajouter ceci: c'est que ce faisant l'archevêque protégeait la favorite d'Anne d'Autriche, ce pourquoi il avait peut-être même reçu quelque instruction, s'il en avait eu besoin.

Dans les "injustices de certaines insinuations", Haristoy, place ensuite le goût de l'archevêque de Tours pour le jeu que Tallemant résumait ainsi: "Il aimoit fort le jeu. Son anagramme estoit chaut brelandier ... ". Mais il ne le commente qu'en note, en précisant que "D'Echaus aimait à récréer ses moments de loisir par un peu de jeu" et que "ses ennemis en profitèrent pour l'appeler etc." C'est peut-être le joueur lui-même ou quelqu'un de ses familiers qui avait ainsi, un peu approximativement, "anagrammatisé" son nom "beltran dechaus" (sa signature de 1584 comportait encore un z final bien tracé: voir ci-dessus). Non seulement le jeu était une occupation constante de la famille royale, le roi compris, comme on le verra pour Louis XIV sous la plume d'un autre mémorialiste, Saint-Simon, et des grands seigneurs, et aussi des gens du peuple (la "réformation politique" du pays d'Ossès en 1633 comporte un article parlant du jeu) (14); mais Etchauz avait maintenant les moyens d'y faire bonne figure, qu'il n'avait eus ni à Bayonne ("le plus petit évêché de France" comme disait un de ses

prédécesseurs Sossiondo, ce qui n'est pas tout à fait exact malgré la confiscation des territoires de Haute-Navarre et Guipuscoa en 1565), ni à plus forte raison comme employé de l'évêque d'Oloron en 1584: ce dut être une heureuse compensation à ces difficultés de jeunesse que de disposer de l'argent nécessaire au jeu. A ses revenus de Tours, qui ne devaient pas être minces, s'ajoutaient ceux de l'abbaye de Saint-Maixent dans le Poitou (1623), de sa charge de premier aumônier du roi, chevalier du Saint-Esprit et commandeur des ordres etc. Il était riche, et généreux, comme le prouvent son prêt de 25000 livres à ... la duchesse de Chevreuse ("On trouva après sa mort un billet deschiré de Mme de Chevreuse, de vingt-cinq mille livres qu'il lui avait prêtées" dit Tallemant), et les donations de son testament de 40 pages dicté en 1630 au cours d'une maladie (15).

4. Un prélat "ultramontain"

Sur les activités et opinions religieuses de Bertrand d'Etchauz, les textes qui parlent de lui ne sont guère prolixes, hormis la question du cardinalat raté: ses dédicateurs et biographes insistent d'abord sur son hostilité envers les protestants. Après Etcheberri qui se contente de louer l'honneur fait à l'Eglise de France en même temps qu'au Pays basque (*çuc Franciaco eliça badaucuçu altchatcen, Çuc gure Escal herria ohoretan ematen*: "c'est vous qui élevez l'église de France, vous qui mettez à l'honneur notre Pays basque ... "), c'est ce qu'a retenu Axular. Après avoir montré le vicomte Antonin père de l'archevêque aux états de Navarre de Saint-Palais comme l'initiateur de la révolte contre Jeanne d'Albret (le vrai meneur et chargé de contrer la politique de Jeanne d'Albret par Charles IX était en fait Charles de Luxe-Tardets), voici l'évêque lui-même contre les protestants:

Ceren çuc ere Baionaco Ipizpicu cinenean, eta visitan cenénbilçanean, Iccussiric ecen, eliçatic campoan çebilçan Iende batçuec, nahi cituztela, bere azquen finean, gorputzac eliçan sarthu eta ehortci, ceure visita hautsiric, Naffarroaco hirur estatuac vilduric, Ioan cinen Gorthera: Eta han anhitz trabaillu iraganic, contra-carra içanic, eccarri cenduen guero ere, beharcen erremedioa, eta handic ere halaco desordenen debecatceco ordenantça eta manamendua.

"Car vous aussi quand vous étiez évêque de Bayonne et que vous étiez en visite (pastorale), ayant vu que des gens qui étaient hors de l'église (catholique) voulaient, à leur fin dernière, faire entrer et enterrer leurs corps dans l'église, après avoir mis fin à votre visite, ayant assemblé les trois Etats de (basse-) Navarre, vous allâtes à la Cour: et là ayant traversé beaucoup de difficultés, reçu beaucoup d'oppositions, vous apportâtes le remède qu'il fallait aussi pour l'avenir, et l'ordonnance et commandement pour interdire de tels désordres."

Comme d'autres catholiques occupant des postes de responsabilité, par exemple Oyhénart comme syndic de Soule dans les mêmes années, Etchauz menait la contre-réforme. Le texte évoque sans doute - mais c'est aux historiens d'en préciser les tenants et aboutissants exacts - les habitudes de la noblesse de se faire enterrer à l'intérieur des églises, qui se sont poursuivies encore dans la région jusqu'à la Révolution. Or c'est bien dans la noblesse, et la haute noblesse, que se trouvaient surtout les protestants, peu nombreux à vrai dire dans le diocèse bayonnais (ils étaient plus nombreux en Béarn). Ceci explique sans doute le caractère imprécis et allusif ("des gens" etc.) de l'indication d'Axular. Il faut évidemment noter que l'hostilité de Gramont gouverneur de Bayonne, d'une famille restée proche de Jeanne d'Albret et son fils Henri IV, devait quelque chose au passé de la famille d'Etchauz au temps de Jeanne d'Albret et de son alliance en rébellion avec Luxe, ennemi héréditaire des Gramont (malgré la paix qui avait été signée entre eux dans l'église de Saint-Jean-Pied-de-Port le 2 avril 1384 en présence de Charles le Mauvais roi de Navarre et l'infant futur Charles III). Dans "Le Paradis délicieux de la Touraine" de M. Marteau (1661) que cite Haristoy, Bertrand d'Etchauz est présenté comme "fort zélé pour la religion catholique et très exact et sévère dans l'exercice de

sa charge". A la fin de sa vie il intervenait encore pour empêcher les réformés de prêcher à proximité de son abbaye de Saint-Maixent.

Deux autres faits touchant le religieux sont passés sous silence par les auteurs, y compris, ce qui est le plus surprenant, labourdins: d'abord le procès de sorcellerie mené, sur l'ordre de Henri IV, par le fameux Pierre de Rostéguy de Lancre (Basque lui aussi et issu dit-on d'une branche expatriée des seigneurs de la "salle" de Larramendi à Juxue, qui eurent droit d'entrée aux états de Navarre jusqu'à la Révolution), où Etchauz aurait fini, après quelques exécutions d'ecclésiatiques, par intervenir personnellement en interrogeant les accusés en langue basque et en demandant à la Cour de mettre fin à la mission du juge bordelais. Puis le rôle de l'évêque dans les débuts du jansénisme, je ne sais quant à la doctrine n'étant pas renseigné sur la pensée religieuse d'Etchauz, mais quant aux personnages: protecteur de Duvergier de Hauranne, qu'il fait nommer à la cure d'Itxassou (1606-1607) où il était né, puis chanoine de la cathédrale, abbé de Saint-Cyran en 1620, tandis que Jansen ou "Jansenius" rencontré par Duvergier au cours de ses études chez les Jésuites de Louvain, reste, toujours par la volonté de l'évêque, principal du collège municipal de Bayonne entre 1612 et 1614.

Etchauz aurait pu se mordre les doigts de cette protection, puisque la doctrine janséniste née sous ses auspices et sans doute malgré lui allait être, avec son corollaire l'opposition virulente des jansénistes et jésuites, une des grandes affaires religieuses du temps. L'abbé de Saint-Cyran finit par provoquer, pour diverses raisons, pas toutes religieuses dit-on, l'inimitié de Richelieu, et en 1638 il fut emprisonné à Vincennes. Et pourtant, nous dit-on aussi, Etchauz lui, qui avait séjourné à Rome, était resté un partisan déclaré des jésuites dont il favorisa l'établissement à Tours (mais ils ne purent s'installer à Bayonne ...), et de Rome. Haristoy se plaît à rappeler, d'après les Mémoires de Marolles, "que pour B. d'Echaus, c'était comme un axiome, que tout ce que fait la cour de Rome est bien fait, et qu'il regardait le bréviaire romain avec autant de respect que l'Evangile (…), qu'il aimait passionnément les pères jésuites etc." Il y avait là sûrement matière à un autre débat, très vif dans la politique monarchique du temps: celui du gallicanisme contre l'ultramontanisme, dont peut-être Etchauz lui-même avait été d'abord victime, puisque Henri IV, il est vrai encore prince protestant en janvier 1593 (converti en décembre de la même année), avait dû s'y reprendre à plusieurs fois pour faire accepter par le pape sa nomination au siège de Bayonne. La liberté du seigneur mondain s'accommodait ainsi, dans le personnage de l'archevêque de Tours, avec la parfaite orthodoxie catholique.

Conclusion

Au terme de cette divagation dans 1es textes où apparaît Bertrand d'Etchauz, sa personallité, qui nous semblerait un peu trop auréolée d'éloges convenus si le satirique Tallemant des Réaux ne l'avait "croqué" au coin d'une historiette, se dessine ainsi à grands traits, au milieu de la galerie de ses contemporains de haut rang souvent pittoresques mais, de notre point de vue, assez peu recommandables comme modèles; et elle se dessine tout compte fait à son avantage. Il est assez étonnant, le conformisme de Haristoy remis dans son contexte, de voir concorder les points de vue de deux auteurs à première vue aussi opposés que Tallemant, bourgeois parisien protestant peu porté à l'aménité envers les hauts personnages de cour et d'église, et le curé basque Axular au fond de sa province.

Est-il raisonnable et tant soit peu productif d'aller au-delà et de confronter les traits intellectuels et moraux ainsi sommairement tracés au portrait réel du personnage, tel qu'il est visible dans un tableau (je pense anonyme?) du temps? "BERTRAND DECHAUX ARCHEVEQUE / DE TOURS 1er AUMONler DU ROY" comme l'indique le bandeau inférieur, les armes d'Etchauz à l'angle supérieur gauche (on les retrouve dans son sceau épiscopal: *d'azur à trois fasces d'or*), y apparaît encore dans la force de l'âge, la figure et le front hauts sous la calotte épiscopale, le sourcil froncé et les yeux bien ouverts dans une sorte

de lucidité concentrée et ironique un peu lointaine (y a-t-il la trace de ses problèmes de santé, puisqu'il avait la même maladie que Montaigne, la pierre, et qu'il avait dû être "taillé à plusieurs reprises" selon M. Marteau?), portant le collier (le "cordon bleu") et la croix du Saint-Esprit en sautoir; mais en même temps portant favoris, moustache et mouche selon la mode des "braves à trois poils" du temps de Louis XIII et de Richelieu, l'oreille assez fine et dégagée, le nez un peu aquilin et bien marqué, la bouche élégante et gourmande sur un menton rond et lisse entouré d'un double menton léger mais bien dessiné: sous les attributs de l'autorité ecclésiastique et courtisane, la personnalité apparemment forte, assez sûre d'elle, d'un bon épicurien. Entre les fragments dispersés du portrait littéraire, écrit, de Bertrand d'Etchauz et le portrait peint, il y a donc, pour le moins, quelque harmonie.

NOTES

1. "Joanes Etcheberri, Dotor Theologo Ciburutarrac, *Eliçara erabilceco liburua*, Bordelen, Guillen Millanges, 1636." La dédicace à Etchauz porte en en-tête: *IAUN NOBLE BERTRAND DE ETCHAUS SORBONACO DOCTOR IAQUINSUN Tursco archipizpicu digne, erregueren predicari famatu, & Conseiller suhurrari*. "Au noble seigneur Bertrand de Etchaus, savant docteur de la Sorbonne, digne archevêque de Tours, fameux prédicateur et sage conseiller du roi".

2. Pedro de Axular, *Guero* …, Bordelen, G. Millanges Erregueren Imprimaçaillea baithan, M.DC.XLIII.

3. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, I p. 160-160. Gallimard Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1960.

4. Antoine de la Rochefoucauld, *Mémoires*…, Paris La table Ronde, 1993. Les citations sont dans les pages 84 à 87.

5. Pierre Haristoy, *Recherches historiques sur le Pays basque*, Tome II, Bayonne-Paris 1884, Laffitte Reprints Marseille 1977, p. 67-90.

6. Gabriel Hanotaux, *Histoire du Cardinal Richelieu,* Paris, Firmin-Didot, 1896.

7. Outre les fragments cités par Haristoy (voir note 5), des éléments de correspondance entre Bertrand et Jean d'Etchauz avec la régente Marie de Médicis et le Secrétaire d'Etat Loménie d'octobre 1611 à novembre 1613 à propos des incidents frontaliers et de la négociation franco-espagnole sur le Pays-Quint, sont reproduits en annexe de l'ouvrage suivant de Fernando de Arvizu: *El conflicto de los Aldudes (Pirineo navarro)*, Pampelune 1992, p. 247-290. Je n'ai pas consulté les *Lettres inédites de Bertrand d'Eschaux au Secrétaire d'Etat Villeroy* de Tamisey de Larroque, ni d'autres textes que cite G. Hanoteaux, op. cit. Tome I p. 89 note 2.

8. Le nom de la maison noble Etchauz de Baïgorry, l'une des 48 maisons dites "infançonnes" de la vallée au XIVe siècle, dont le seigneur est vicomte de Baïgorry (vicomté documentée selon Jaurgain pour la première fois vers 1035) à partir des descendants de Raymond-Garcie III, est écrit en 1350 *echaoz*, en 1366 et 1412 *echautz*, très souvent *echauz*, comme dans la signature de lettre de 1584. La transcription exacte de la prononciation en orthographe basque serait "*étchaouss*". Les graphies classiques du nom plus ou moins francisé, sous la plume des secrétaires royaux, écrivains et de l'évêque lui-même, sont très variables, parfois surprenantes ("Chaux"!).

9. Ce texte est reproduit et commenté linguistiquement dans l'ouvrage de L. Michelena *Textos Arcaicos Vascos*, édition complétée par I. Sarasola, Saint-Sébastien 1990, p. 154-157. A sa suite, p. 157-158, est présentée une courte lettre d'un valet basque du comte de Chalais exécuté en 1626 pour conspiration. Adressée à un de ses frères, elle est tutoyée ("*Anaya, igorico deauat goutumbat…*"), et il y est question de la dame aimée de son maître nommée en basque *andre orqhaxa* c'est-à-dire "la dame chevrette", qui était précisément la duchesse de Chevreuse.

10. Pierre Haristoy, *Les paroisses du Pays basque pendant la p^ériode révooutionnaire*, éditions Harriet, Bayonne 1982, Tome III, p. 27-28.

11. José Manuel Floristán Imízcoz, "Conflictos fronterizos, espionaje y vascuence a finales del siglo XVI: 20 documentos inéditos", *Fontes Linguæ Vasconum* año XXV n° 63, p. 204-205.

12. Voir ci-dessus note 8.

13. Voir ci-dessus note 7.

14. Le premier des 21 articles de ces *Règlements politiques de la communauté d'Osses* homologués au Parlement de Pau ler 16 mars 1633 commence ainsi: "Premièrement que nul cabaretier ou tabernier recevra en sa maison aucun habitant du pays durant la célébration des

messes paroissiales, ni vêpres des jours de dimanche et des autres fêtes de commandement, pour y manger, boire ni jouer à peine de douze francs etc…"

15. M. Castaingts, "Monseigneur Bertrand d'Echaux (1556-1641), *Bulletin Les Amis de la Vieille Navarre*, 1er semestre 1993, p. 31-41.

Mars 2012

Jean-Baptiste ORPUSTAN, professeur des Universités honoraire.